

Le folklore des Pays d'en haut au XIX^e siècle : le témoignage de Marie Caroline Watson Hamlin

Marcel Bénéteau

Numéro 40-41, automne 2015, printemps 2016

Les Pays d'en haut : lieux, cultures, imaginaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1043702ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1043702ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bénéteau, M. (2015). Le folklore des Pays d'en haut au XIX^e siècle : le témoignage de Marie Caroline Watson Hamlin. *Francophonies d'Amérique*, (40-41), 163–184. <https://doi.org/10.7202/1043702ar>

Résumé de l'article

À partir de l'oeuvre de Marie Caroline Watson Hamlin, cet article jette un nouvel éclairage sur le folklore français des Pays d'en haut aux XIX^e et XX^e siècles. Les travaux des historiens des dernières décennies ont produit une meilleure compréhension de l'histoire des Pays d'en haut ainsi que des relations entre leurs populations européennes et amérindiennes. Cependant, nous en savons très peu au sujet du patrimoine immatériel que ces colons, marchands et voyageurs ont amené avec eux. Comment ce folklore a-t-il évolué à l'écart des centres de peuplement de la vallée laurentienne et face aux échanges culturels avec des voisins anglophones et autochtones ? Ce texte propose une étude du folklore de la région du Détroit – établissement relié à la fois aux centres canadiens-français plus à l'est et aux anciens territoires de l'intérieur de l'Empire français – pour reconstituer le folklore perdu des Pays d'en haut. L'ouvrage principal de Watson Hamlin, *Legends of le Détroit* (1884), se révèle une des sources les plus importantes pour accomplir cette tâche.

Le folklore des Pays d'en haut au XIX^e siècle : le témoignage de Marie Caroline Watson Hamlin

Marcel Bénéteau
Université de Sudbury

LES ÉCRITS DE MARIE CAROLINE WATSON HAMLIN nous offrent une perspective privilégiée sur le folklore des Pays d'en haut, montrant à la fois des liens évidents avec la culture de la vallée laurentienne et des innovations et des adaptations typiques de la vie à l'intérieur du continent. Décédée à l'âge de trente-cinq ans, Watson Hamlin n'a laissé qu'un ouvrage important – *Legends of le Détroit* (1884), un recueil de 31 récits et légendes portant sur les Canadiens français des deux rives de la rivière Détroit – ainsi qu'un seul article, « Old French Traditions », texte d'une allocution livrée aux membres de la Wayne County Pioneer Society en 1878 et publié plus tard dans le *Report of the Pioneer Society of the State of Michigan* (1883). Descendante d'une famille pionnière du Détroit, Watson Hamlin fait partie de l'élite bilingue de l'époque et fonde plusieurs de ses récits sur les traditions orales circulant dans sa famille. Elle livre, entre autres, la plus ancienne version publiée de « La chasse-galerie » en Amérique du Nord. En plus des légendes qu'elle rapporte, ses écrits foisonnent de détails ethnologiques concernant les coutumes des fêtes calendaires et des rites de passage, les croyances populaires et la culture matérielle de la région du Détroit. Bien que son public ait été largement états-unien et anglophone et qu'aucune traduction française de ses légendes n'ait paru avant la fin du xx^e siècle (Watson Hamlin, 1991, 2000), elle mérite sans aucun doute une place parmi les préfolkloristes du Canada français.

Le Détroit et les Pays d'en haut

Le Détroit du lac Érié occupe une place unique en Amérique française. Site de la colonie fondée en 1701 par Antoine Laumet, dit sieur de Lamothe Cadillac, le territoire qui s'étend depuis l'embouchure du lac Érié jusqu'à

l'entrée du lac Huron constitue le plus ancien peuplement européen permanent à l'ouest de Montréal. Il servira pendant tout le XVIII^e siècle de plaque tournante entre les anciens établissements de la vallée du Saint-Laurent et les vastes territoires de l'Empire français au cœur de l'Amérique du Nord – les Pays d'en haut – comprenant les États actuels du Michigan, de l'Ohio, de l'Illinois, de l'Indiana et du Missouri. L'histoire de la colonie est complexe et mouvementée : d'abord un petit établissement français au cœur des territoires amérindiens, la colonie située des deux côtés des cours d'eau passe sous le drapeau anglais en 1760 et sera divisée par une frontière internationale avec l'arrivée des Américains en 1796. Malgré les bouleversements politiques, démographiques et économiques des siècles suivants et les grandes distances qui séparent l'ancienne colonie des autres centres canadiens-français, une présence francophone se maintient même dans la ville de Détroit jusqu'aux premières décennies du XX^e siècle. Mais l'explosion de la population qui accompagne la montée industrielle de Détroit finit par fondre le fait français dans le grand creuset américain au cours de ce dernier siècle. Au début du XXI^e siècle, c'est seulement sur la rive canadienne du Détroit que persiste une petite minorité francophone dans la ville de Windsor et dans les comtés d'Essex et de Kent.

Depuis la publication de *The Middle Ground* de Richard White (1991), la notion de Pays d'en haut – en particulier la région des Grands Lacs et de la haute vallée du Mississippi – comme une aire distincte créée par l'accommodation politique et les échanges culturels entre les Français et leurs alliés amérindiens a été couramment utilisée par les historiens de cette région. Bien que cette perception ait été nuancée par des études plus récentes (Havard, 2003; Engelbert et Teasdale, 2013) et en dépit du fait que le Détroit ait maintenu des liens avec la vallée laurentienne longtemps après la fin du Régime français (Gouger, 2002; Teasdale, 2009), certaines particularités rattachent toutefois le Détroit à cette ancienne aire linguistique et culturelle. White souligne l'importance du Détroit comme « capitale » des Pays d'en haut. La colonie est le point de départ des établissements de Vincennes, de fort Miami, de Kaskaskia, de Saint-Louis et de plusieurs autres postes de l'intérieur. Des documents comme le journal d'hivernement de Charles-André Barthe (2010) et celui de Henry Hay (Quaife, 1915) décrivent bien le va-et-vient constant entre tous ces établissements et témoignent des liens économiques, sociaux et familiaux qui forment l'arrière-plan de ce vaste territoire. Ces liens n'annulent pas ceux que le Détroit maintient avec

la vallée laurentienne, mais contribuent certainement aux particularités observées au sein de sa culture populaire.

Avant de se pencher sur le folklore comme tel, il convient de considérer brièvement le témoignage linguistique, qui offre de nombreux exemples de cette double appartenance du Détroit. Le seul lexique du français parlé en Nouvelle-France, celui du missionnaire Pierre Philippe Potier, note déjà les archaïsmes et les régionalismes ayant cours au Détroit au XVIII^e siècle et le vocabulaire spécialisé utilisé en hivernement dans les terres intérieures (Halford, 1994). Depuis lors, plusieurs chercheurs ont souligné les particularités du français du Détroit, notant surtout les survivances et les innovations lexicales qui caractérisent ce « français de la frontière » (Hull, 1955; Johnson, 1966; Halford, 1995; Vézina, 2010). Le lexique tricentenaire du français du Détroit que j'ai publié avec Peter Halford (Bénéteau et Halford, 2008) montre clairement les liens linguistiques entre le Détroit et les territoires à l'intérieur du continent; il souligne la survivance de termes propres à cette région dans le français populaire du Détroit. L'analyse du journal de Barthe (2010) va dans le même sens. Selon Neil Johnson (1966), à la suite de la disparition des communautés de langue française du Midwest américain, les Canadiens de la rivière Détroit seraient les derniers locuteurs de ce français régional. On ne peut donc s'étonner du fait que les traditions orales du Détroit et des Pays d'en haut véhiculées par cette langue présentent aussi de fortes particularités régionales.

Nous montrerons dans ce texte que le folklore oral du Détroit – et, par extension, des Pays d'en haut –, bien qu'issu d'un fonds commun à toute l'Amérique française, présente des spécificités qui peuvent être liées à des facteurs d'ancienneté et d'isolement, ainsi que des adaptations relevant de son climat et de sa géographie. Étant donné la disparition presque complète de la langue française sur l'ensemble du territoire au cours du dernier siècle, le Détroit apparaît donc comme un excellent point de départ dans la reconstruction du folklore perdu des Pays d'en haut.

Le folklore des Pays d'en haut

Or nous connaissons très peu le folklore des Pays d'en haut. Mon inventaire des recherches menées dans ce domaine confirme le peu de

données qui nous sont parvenues (Bénéteau, 2003a). Une bonne partie d'entre elles date des années 1930 et représente les résultats indirects de recherches linguistiques. L'étude de Ward Allison Dorrance, *The Survival of French in the Old District of Sainte Genevieve* (1935), fournit une douzaine de chansons et une demi-douzaine de contes ainsi que quelques échantillons de légendes (dont une sur la chasse-galerie sur laquelle nous reviendrons sous peu). Le chercheur le plus important fut sans aucun doute Joseph Médard Carrière, dont l'ouvrage *Tales from the French Folk-Lore of Missouri* (1937) rassemble 73 contes recueillis auprès de deux informateurs de la région de La Vieille Mine dans les années 1930. À la même époque, Carrière a aussi enregistré sur cylindres de cire environ quatre heures de chansons traditionnelles à La Vieille Mine – environ 80 chansons –, mais celles-ci demeurent inédites et même non identifiées (et il faut dire que la qualité des enregistrements est telle qu'elles demeureront probablement ainsi)¹. Quelques autres collections de chansons – une cinquantaine de titres en tout – recueillies à la même époque par Alan Lomax, Joyce Doyle et Bessie K. Roberts sont déposées dans la collection American Folklife à la Library of Congress, à Washington. Quelques-uns des informateurs enregistrés dans ces collections ont aussi contribué au recueil publié par Cecilia Ray Berry et Anna O'Flynn, *Folksongs of Old Vincennes* (1946), répertoire de 38 chansons accompagnées d'une introduction de Joseph Médard Carrière. Ce dernier recueil, toujours disponible, est toutefois peu fiable. Ses éditrices, loin de vouloir montrer la spécificité de la culture orale des Pays d'en haut, ont choisi la plupart de leurs échantillons en fonction de leurs parallèles avec le répertoire de la vallée laurentienne et elles ont remanié la musique et les paroles afin qu'elles se conforment à un modèle standard.

Cet élan de collectage des années 1930 et 1940 a toutefois permis de documenter quelques-unes des traditions orales du Midwest américain, mais le mouvement n'a pas vraiment eu de suite. Des études plus récentes menées durant les années 1970 à 1990, entre autres celles de Rosemary Hyde Thomas (1981), de Thomas Egan (1990) et de Clyde Throgmorton (1970), ont surtout analysé le corpus existant, ajoutant peu de nouvelles données. J'ai réussi à repérer quelques autres chansons grâce à des contacts personnels : Eugénie Carrière, épouse de Joseph Médard Carrière, m'a confié quelques copies manuscrites de chansons recueillies

¹ Library of Congress, Collection American Folklife, Fonds Joseph Médard Carrière, AFC 1979/003.

par son mari autour de Prairie du Rocher, en Illinois, à la même époque que ses recherches au Missouri. Le folkloriste Dennis Au m'a fait parvenir des chansons chantées par Percy Leclerc à Prairie du Rocher dans les années 1970; la chanteuse et historienne Denise Wilson m'a également confié un manuscrit de neuf chansons recueilli près de La Vieille Mine par Kent Beaulne dans les années 1980. La tradition orale de ces régions n'est donc pas tout à fait éteinte, quoiqu'elle semble essentiellement moribonde; par exemple, si Ray Brassieur (1999 : 1) a publié un conte recueilli à La Vieille Mine en 1998, il souligne que la communauté de 600 familles francophones qui habitaient la région à l'époque de Carrière avait été réduite à la fin du xx^e siècle à six personnes qui maintiennent une certaine maîtrise de la langue². Toutes ces études portent donc sur des survivances isolées qui ne donnent aucune vue d'ensemble du folklore oral des Pays d'en haut et encore moins une vision cohérente de ce qui avait cours avant le milieu du xx^e siècle.

Pour ce qui est des autres domaines du folklore, la culture matérielle et la vie sociale ont aussi attiré l'attention de certains chercheurs. Par exemple, Denise Wilson (2001) a fait paraître une étude fort intéressante sur la culture matérielle des femmes à Vincennes au XVIII^e siècle. Quant à l'historien Carl Ekberg, il consacre plusieurs chapitres de son livre *Colonial Ste. Genevieve* (1996) à la vie quotidienne et domestique des francophones du Missouri à la même époque. Plus près du Détroit, Dennis Au (2003) a publié ses recherches sur les pratiques alimentaires des descendants des Canadiens de Monroe, au sud de Détroit (anciennement Rivière-aux-Raisins), ainsi que des rapports détaillés sur des fouilles archéologiques dans cette ancienne localité de langue française. On s'est aussi intéressé aux pratiques coutumières. La survivance de la guillonée dans quelques communautés de l'Illinois et du Missouri a été ainsi le sujet d'études récentes portant sur l'identité franco-américaine, notamment celles de Laurie Burns (2011) et de Fañch et Anne Postic (2012). S'interrogeant sur la date de l'implantation de la coutume dans le Midwest, ces auteurs semblent ignorer les attestations de la guignolée au Détroit qui remontent au XVIII^e siècle³; Marie Caroline Watson Hamlin, pour sa part, avait décrit la visite des « d'Ignoleux » dans la légende du « Village ensorcelé », qu'elle situe en 1800 (1991 : 12-123).

² Voir aussi Gerard Gold (1983), concernant la disparition du français dans cette région.

³ Lettre de François-Xavier Dufaùx, curé de l'Assomption en 1787, 5 novembre 1787, citée dans Ernest Lajeunesse (1960 : 298-299).

Le folklore du Détroit

Les auteurs qui se sont intéressés au folklore du Détroit sont encore plus rares et même – à quelques exceptions près avant la fin du xx^e siècle – pratiquement inexistantes. Seul Joseph Médard Carrière qui, en 1938, a recueilli 26 contes à Tecumseh, à l'est de Windsor, peut s'attribuer une enquête digne de ce nom. Cette collection manuscrite, déposée aux Archives de folklore de l'Université Laval, ne fut publiée qu'en 2005 (Carrière, 2005). Les linguistes Neil Johnson (1966) et Vincent Almazan (1977), pour leur part, ont noté quelques aspects de la tradition orale – chansons, contes, proverbes et dictons – lors de leurs enquêtes sur le parler régional. Mes propres enquêtes de la fin du siècle dernier constituent les seules recherches systématiques sur les traditions orales du Détroit (Bénéteau, 2001). Ces enquêtes ont porté surtout sur la chanson traditionnelle, qui s'est révélée riche et abondante dans la région : plus de 1700 versions d'environ 650 chansons types provenant d'une soixantaine d'informateurs enregistrés entre 1989 et 2001 et une vingtaine de cahiers manuscrits datant de 1895-1950 environ⁴. Le répertoire partage certaines particularités avec les collections du Midwest, notamment la rareté relative de « chansons à répondre » qu'on y retrouve, comparativement à l'abondance de telles chansons qui caractérise le répertoire laurentien qui s'est établi ailleurs en Ontario (Bénéteau, 2003b, 2004)⁵.

Pour les sources antérieures à 1900, les pistes sont rares. Outre les quelques cahiers chansonniers manuscrits compilés à la fin du xix^e siècle du côté canadien du Détroit et des glanures à partir de sources comme le journal français de Windsor, *Le Progrès*⁶, il y a peu de sources dans lesquelles on peut puiser pour reconstituer un répertoire folklorique, encore bien moins une vision cohérente du patrimoine culturel de la région. L'historien américain Silas Farmer tient compte de certains

⁴ Une partie de la collection est déposée aux Centre franco-ontarien de folklore (CFOF), à Sudbury.

⁵ Cette pénurie de « chansons à répondre » est d'ailleurs évidente dans les répertoires d'autres populations éloignées de la vallée laurentienne, comme les Acadiens et les Métis de l'Ouest (Bénéteau, 2008-2009).

⁶ Journal hebdomadaire publié à Windsor de 1881 à c1902, s'adressant « aux Canadiens, tant des États-Unis que du Canada » (p. 1, numéro inaugural, 2 juin 1881). On retrouve dans ses pages maintes références aux activités sociales et culturelles des habitants des deux côtés de la frontière.

aspects de la culture matérielle des habitants français dans son histoire volumineuse de Détroit, comme par exemple le développement de nouvelles variétés de pommes (1890 : 13) ; il fait aussi quelques allusions aux traditions orales (1890 : 246-350). L'écrivain Bela Hubbard fait de même dans les deux chapitres de ses mémoires qu'il consacre à la disparition de la culture française du Détroit (1887 : 109-154). D'autres sources à peine exploitées, comme la collection de la famille Campeau, déposée à la Burton Historical Collection de la Bibliothèque municipale de Détroit (42 boîtes), sont d'une grande richesse documentaire sur divers aspects de la culture matérielle, tels que la construction, l'élevage et la traite des fourrures. France Martineau (2010) a entamé l'analyse linguistique de ce corpus, mais une étude systématique de ses éléments ethnologiques reste à faire.

Les écrits de Marie Caroline Watson Hamlin se révèlent donc la seule source qui porte directement sur le folklore du Détroit au XIX^e siècle et qui est antérieure aux vestiges recueillis dans le Midwest au XX^e siècle. *Legends of le Détroit* me semble donc indispensable dans la reconstitution du folklore disparu des Pays d'en haut.

Marie Caroline Watson Hamlin : une auteure peu connue

Qui était Marie Caroline Watson Hamlin et pourquoi ses œuvres oubliées méritent-elles notre attention aujourd'hui ? Nous en savons effectivement très peu sur la personne, bien qu'elle semble avoir été assez bien placée dans la hiérarchie sociale de Détroit. Une étude de son ouvrage principal, par Michel Gaulin (2002), ne nous en apprend guère plus sur le plan biographique que l'année de sa naissance et de son mariage. En fouillant sur quelques sites généalogiques et grâce à certaines publications locales, j'ai pu étoffer sa biographie, bien que le portrait ne demeure qu'une esquisse (LaForest, [s. d.]). Née le 22 février 1850, elle était descendante, du côté de sa mère (Élisabeth Godefroy), des Navarre et des Marentette, deux des familles fondatrices du Détroit. Les Godefroy, pour leur part, doivent leur présence au Détroit à Jacques Godfroy de Mauboeuf, marchand de fourrures qui s'y établit avec sa famille en 1719. Un de ses fils, Gabriel, servira d'interprète et d'agent indien auprès des Anglais et, plus tard, pour les Américains. Deux fois veuf, Gabriel reçoit en don, de la part du chef de la nation miami, une femme pour les services qu'il lui aurait rendus. Il est arrêté et emprisonné brièvement par les Anglais

à la suite de la rébellion de Pontiac (1763), ce qui donne un indice de ses sympathies lors de ce conflit. Un de ses descendants deviendra lui-même au XIX^e siècle chef miami. Mais la famille maintient également jusqu'au XIX^e siècle des liens avec la parenté de Trois-Rivières, descendants de René Godefroy de Tonnancour (LaForest, 2013); Watson Hamlin elle-même aurait correspondu avec l'historien Benjamin Sulte, trifluvien de naissance (Sulte : 1923 : 52-53). Elle semble donc avoir joui d'une formation unique : issue de la culture pionnière de l'ancien Détroit et d'une famille bilingue dans laquelle des éléments de métissage franco-amérindien sont évidents, elle s'identifie toutefois à ses ancêtres de la vallée laurentienne. En même temps, elle vit à une époque où l'héritage français est en déclin face à la montée rapide de la langue et de la culture de la république américaine. On perçoit donc très clairement les qualifications et les motivations qui inciteront la jeune écrivaine à prendre la plume.

Marie Caroline Watson est née à Springwells (anciennement Belle-Fontaine, nommée ainsi à cause des nombreuses sources dans la région), à l'ouest du centre-ville actuel de Détroit, où elle passa une partie de son enfance à la ferme de ses grands-parents (LaForest, [s. d.]). Plusieurs des récits qu'elle rédigera plus tard auraient été entendus dans ce milieu. Sa mère avait épousé l'Américain John Watson; la sœur de sa mère épousa Theodore Parsons Hall de Détroit, personnage qui aura une influence certaine sur les efforts littéraires de la jeune femme. Marie Caroline elle-même prit pour époux un officier du Kentucky, William Yates Hamlin, en 1878. On peut ajouter à ces minces détails biographiques le fait qu'elle est décédée le 22 juin 1885, à l'âge de trente-cinq ans⁷.

Parsons Hall est membre de la haute société de Détroit : il est banquier, commissaire de la cour, homme d'affaires. Il fait construire une maison d'été à Grosse Pointe, à l'est de la ville, qu'il nomme « Tonnancour », en l'honneur du manoir ancestral des Godefroy. Hall préside une petite société historique et littéraire où des gens comme Silas Farmer et Bela Hubbard sont souvent accueillis; Marie Caroline passe beaucoup de temps à Tonnancour et s'intègre à ce petit cercle où elle prend connaissance de plusieurs récits populaires et de maints détails historiques concernant

⁷ On peut voir le lieu de son dernier repos sur la page « Marie Caroline Watson Hamlin », sur le site *Find a Grave*, [<http://www.findagrave.com/cgi-bin/fg.cgi?page=pv&GRid=94822600&PIpi=99532368>] (9 janvier 2015).

l'ancien Détroit (Woodford, 1994 : vii, 19-23). Bien qu'elle ait laissé peu de correspondance ou autres écrits personnels, nous ne pouvons entretenir aucun doute sur ses intentions et ses motivations quand elle se met à rédiger les vieilles histoires du Détroit. Dans les remarques qui servent d'introduction à son article « Old French Traditions », elle affirme vouloir recueillir ces traditions familiales avant que la mémoire des premiers colons ne s'envole sur des ailes d'oiseaux, face à l'allure déjà vertigineuse du progrès industriel de son pays. Elle déplore que les faits entourant les origines françaises de Détroit s'acheminent déjà vers l'oubli.

Il est regrettable, écrit-elle, que nous soyons endettés à la plume des Anglais pour le peu de documents que nous possédons. Ils sont venus en conquérants avec peu de sentiments sympathiques pour les vaincus, et encore moins pour leur caractère... Ils croyaient que « rien de bon ne pouvait venir de Nazareth », surtout lorsque ce Nazareth était si éloigné de la civilisation, habité par des Français, leurs ennemis héréditaires (Watson Hamlin, 1883 : 70)⁸.

Elle est moins circonspecte dans les commentaires qu'elle écrit à Benjamin Sulte : « À l'arrivée des Anglais, les colons canadiens furent désarmés ; on logea les troupes dans les familles, qui furent traitées comme une race inférieure par des gens dépourvus d'éducation et adonnés aux bas instincts de la race humaine. La vraie histoire de cette époque n'est pas écrite » (Sulte, 1923 : 52). Elle veut sans doute, par ses propres écrits, remettre à l'honneur les anciennes traditions françaises du Détroit et corriger les impressions négatives devenues courantes au sein de la population américaine.

« Old French Traditions » : une étude préliminaire

Connue à juste titre pour sa collection de légendes, Watson Hamlin ne s'en intéresse pas moins aux coutumes, traditions, pratiques et croyances des colonisateurs du Détroit ; les descriptions de la culture matérielle sont aussi omniprésentes dans ses récits. « Old French Traditions » peut être vu comme une esquisse, une étude préliminaire qui servira à alimenter et à contextualiser le livre des légendes. Plusieurs coutumes qui figureront plus tard dans le scénario de ses récits sont soigneusement décrites dans cet article. En premier lieu, on y trouve deux coutumes du jour de l'An : la « d'ignolée » et la bénédiction paternelle. Watson Hamlin reprendra

⁸ Nous traduisons.

sa description de la d'ignolée presque textuellement dans « Le village ensorcelé » (n° 23 dans le livre de légendes⁹). Les activités du Mardi gras, en particulier le virage des crêpes, qui se retrouveront aussi plus tard dans une autre légende (n° 10, « La malédiction de la veuve »), sont esquissées ici pour la première fois. Elle décrit aussi avec moult détails la coutume des pains bénits et des « cousins » qui se déroule lors de la grand-messe célébrée aux fêtes importantes de l'année : Noël, Pâques, la Fête-Dieu, la Saint-Jean-Baptiste; cette coutume sera aussi incorporée dans plus d'une légende (nos 18, « La fête de la Saint-Jean », et 25, « La prophétie de la Sybille »). Elle décrit aussi la cérémonie du baptême de la cloche de l'église Sainte-Anne, à Détroit.

L'auteure donne une description très détaillée des coutumes nuptiales telles qu'elles sont pratiquées au XVIII^e siècle, reproduisant le contrat de mariage de Jean-Baptiste Cicot et d'Angélique Poupart La Fleur, en 1770. Elle nous fait part du menu du festin des noces, à partir du « coup d'appétit » : la soupe, le poisson blanc, le poisson doré, le brochet, le cochon rôti, le boudin, la perdrix et la dinde sauvage, la venaison, la sagamité (faite de maïs avec crème et sucre d'érable), les pralines (maïs moulu fin avec sucre d'érable), les galettes au beurre, les croquecignoles, les omelettes soufflées. Elle décrit également la pratique du charivari qui, selon elle, avait lieu lorsqu'un veuf ou une veuve se remariait pour la troisième fois. Toujours dans le domaine des coutumes associées aux passages de la vie, l'auteure décrit la donation de terre et reproduit un contrat autorisant la donation entre vifs de Jacques Godefroy à son fils Gabriel en 1798.

La valeur du texte s'impose également dans la description de la culture matérielle, qui inclut plusieurs notes sur les vêtements et les moyens de transport, et surtout sur une maison d'habitant typique; Watson Hamlin en donne le plan général avec la dimension des pièces ainsi que l'inventaire de tous les meubles et ustensiles.

Le livre des légendes

Tout cela n'est que prologue à son œuvre maîtresse, *Legends of le Détroit*. À première vue, le livre ne semble offrir rien de neuf pour qui connaît

⁹ Les titres et les numéros des légendes sont ceux du traducteur, Richard Ramsey (Watson Hamlin, 1991).

bien les récits canadiens-français du XIX^e siècle. Michel Gaulin, faisant appel au relevé ethnologique de Jean-Pierre Pichette, observe que l'on retrouve dans l'ouvrage de Watson Hamlin « toute la panoplie des lieux hantés, des revenants, des prédictions de l'avenir, des malédictions, des esprits maléfiques (le “lutin”, les feux follets, le loup-garou), la chasse-galerie avec, en plus, une exploration de coutumes observées dans la région mais qui n'ont rien d'ésotérique, sinon à l'occasion, dans l'une ou l'autre de leurs variantes locales, pour le lecteur familier du genre : la plantation du maïs, les crêpes du mardi gras, le pain bénit, le feu de la Saint-Jean, la guignolée et la galette des rois » (2002 : 149).

En fait, il semble évident que Watson Hamlin a l'intention très claire d'émuler ses collègues canadiens-français contemporains : elle présente ses récits à la fois comme étant caractéristiques du Détroit, mais en même temps comme étant profondément reliés aux traditions canadiennes-françaises. Comme le souligne Gaulin, « elle s'inscrit également dans un mouvement [...] qui au Québec, notamment, à la même époque, aspirait à remettre à l'honneur ces vieux récits de la tradition orale [...] » (2002 : 147). Elle n'ignore certainement pas ce mouvement littéraire et on voit clairement l'influence de ces auteurs dans la structure de ses propres récits (comme eux, elle favorise l'encadrement, le « conte dans le conte ») et, de façon plus directe, dans la composition de certains passages, en particulier la description des « feux de joie » de la Saint-Jean-Baptiste qu'elle emprunte librement à celle de Philippe Aubert de Gaspé dans *Les anciens Canadiens*. Mais l'univers dans lequel Watson Hamlin situe ses récits est en toute part celui du Détroit ; comme dans toutes les légendes, les événements et les personnages sont indissociables des lieux et des contextes historiques et culturels dans lesquels les récits se déroulent.

Les histoires sont présentées en ordre chronologique et elles s'enchaînent depuis le passage des premiers missionnaires au Détroit, Dollier de Casson et De Galinée en 1669, jusqu'à la fin de la guerre de 1812, conflit auquel plusieurs Canadiens participèrent des deux côtés de la frontière. Les 31 récits mettent en vedette tous les grands personnages de l'histoire du Détroit et tous les moments forts de son histoire – depuis René-Robert Cavalier de La Salle et Lamothe Cadillac jusqu'aux grands guerriers Pontiac, George Washington et le général Brock. Les scénarios se déroulent à tour de rôle sous le fleur de lys, l'Union Jack et la bannière étoilée. Une présence constante, depuis la première histoire jusqu'à la dernière, est

celle des Amérindiens, qui jouent un rôle – direct ou indirect – dans 27 des 31 récits. Même s'ils ne sont pas des acteurs actifs – comme dans « La croix du Manitou » (n° 1), « Le prêtre fantôme » (n° 5) et « Les ossements du prophète » (n° 13) –, les peuples autochtones font partie de l'arrière-plan et ont façonné le terrain sur lequel le drame se déroule. Par exemple, le lieu possédé, qui est le site d'un moulin hanté dans le « Blé à moudre du Diable » (n° 8), est aussi le site du massacre antérieur des Mascoutens, dont les guerriers meurtris gisent toujours sous les fondations du moulin ; le siège de Détroit par Pontiac est lancé à partir du territoire sacré de l'île à la Pêche (« Les ossements du prophète, n° 13) ; la prédiction de la guerre de 1812 dans « La prophétie de la Sybille » (n° 25) a lieu lors du « festin des Sauvages » à la paroisse de l'Assomption. Même un récit de loup-garou (il y en a deux dans le recueil, nos 9 et 15) doit plus à la sorcellerie autochtone qu'à l'obligation de faire ses Pâques, et la lecture des feuilles de thé, dans une autre légende (n° 30), ne s'accomplit qu'avec des incantations amérindiennes. Comme l'écrit Brigitte Purkhardt dans la préface de la traduction française, *Le Détroit des légendes*, les récits se déroulent avec « beaucoup moins de bondieuseries » que dans les légendes publiées à la même époque au Québec. Elle continue : « Il est remarquable que le grand livre de la Nature soit plus souvent consulté que les Saintes Écritures et que les pratiques magiques l'emportent sur les prières et les neuvaines [...] à l'occasion, le Totem couvre de son ombre la Croix [...] » (dans Watson Hamlin, 1991 : iv). Les légendes du Détroit s'inscrivent bien dans le « *middle ground* » de Richard White, où les échanges entre Européens et Amérindiens contribuent à la création d'une aire culturelle distincte reflétant les valeurs des deux groupes.

Un exemple frappant de cette synthèse se retrouve dans le récit intitulé « François et Barbe » (n° 7), qui daterait du début de la colonie, en 1710. Barbe, épouse de François Fafard, célèbre interprète, attend le retour de son mari, dépêché au loin par le commandant du fort pour une mission auprès des Amérindiens. Pendant qu'une tempête de neige s'abat sur le fort, Barbe raconte des histoires à ses enfants pour les distraire de l'absence inquiétante de leur père qui tarde à rentrer. Watson Hamlin met dans la bouche de la jeune mère deux légendes amérindiennes. Dans l'une d'elles, un petit garçon s'envole vers l'autre monde, au royaume des nuages, pour ramener ses frères et ses sœurs que le grand Manitou a emprisonnés. En plus de décrire le voyage, la légende prend le temps d'expliquer, de façon accessoire et étymologique, l'origine des éclairs de chaleur et des insectes

qu'on nomme « éphémères » qui, chaque été, envahissent les terrains avoisinant les cours d'eau. Mais, malgré le temps qui passe tout au long de la narration, la tempête persiste, les enfants demeurent énervés et François ne revient pas. Tout à coup, Barbe entend une voix qui l'appelle à travers les hurlements de la tempête, un cri surnaturel – « Barbe, viens à mon secours! » – qui lui fait abandonner ses enfants pour s'aventurer dans la nuit infernale à la recherche de son mari. Elle le retrouve, blessé mais vivant, à quelque distance du fort, pris sous le tronc d'un énorme chêne déraciné par la tempête. Son compagnon autochtone gît à côté de lui, le crâne écrasé par le tronc massif. On doit bien conclure que c'est l'âme du trépassé, en route vers l'au-delà – le « *Spirit World* » dans la version originale¹⁰ – qui aurait prêté sa voix à l'appel au secours de François. Nous avons donc deux légendes intercalées, deux voyages vers l'au-delà, une légende d'enfants amérindiens racontée pour endormir les petits Français dans le cadre d'une autre légende : la synthèse ne saurait être plus parfaite.

La chasse-galerie

Si certaines légendes se distinguent par leurs liens avec le corpus canadien-français et que d'autres reflètent le contexte culturel des Pays d'en haut, d'autres encore se démarquent par des liens d'ancienneté avec des sources européennes. Mais, comme le témoignage des chansons et du lexique l'indique, cette présence d'éléments archaïques est une autre caractéristique du patrimoine oral des Pays d'en haut. Un exemple fort intéressant est celui de « La chasse-galerie » (n° 17). Je résume ici la légende que Watson Hamlin met dans la bouche d'une vieille habitante de quatre-vingt-dix ans.

Sébastien Lacelle était un chasseur sans pareil qui habitait la rive canadienne du Détroit autour de 1780. Un jour, poursuivant un chevreuil qu'il avait blessé, il se retrouva devant une petite cabane dans la forêt. Une jolie jeune fille était en train de panser les plaies du chevreuil. Elle se nommait Zoé de Mersac. Ce fut le coup de foudre et ils s'engagèrent bientôt à se marier. Un beau matin de septembre, la veille de leurs noces, Sébastien et Zoé marchaient au bord de l'eau. La jeune fille, qui croyait

¹⁰ Traduit par « l'au-delà » par Richard Ramsay, ce qui masque en quelque sorte l'identité autochtone du compagnon de Fafard.

aux présages, avait le pressentiment que le malheur s'abattrait sur eux. Sébastien, faisant de son mieux pour la consoler, se laissa toutefois distraire par une volée de canards. Promettant de revenir le lendemain au premier jour, il la quitta avec ses compagnons pour une dernière excursion de chasse. À sa fiancée craintive, il plaisanta en l'assurant qu'il lui reviendrait mort ou vivant pour les noces. Elle resta sur place, écoutant les aboiements de son chien de chasse, longtemps après avoir perdu son canot de vue. Mais le lendemain, Sébastien ne revint pas. Zoé l'attendit toute la journée sur la rive. Ses amis et ses parents vinrent la rejoindre, mais la journée passa sans le retour de son bien-aimé. La journée, les semaines, les saisons s'écoulèrent : pas de Sébastien. Mais au lieu de désespérer, Zoé devenait de plus en plus joyeuse. Sébastien lui était apparu, peu de temps après son départ. Elle l'avait vu dans un canot qui filait parmi les nuages. Elle avait entendu sa voix, qui lui promettait qu'il viendrait la chercher dans un an et un jour. Mais malgré son esprit joyeux, le corps de Zoé s'affaiblissait. Son teint devenait pâle, sa figure s'amincissait. Au bout d'un an et un jour, Zoé demanda qu'on l'habilte en mariée et qu'on l'amène à la plage. Une fois rendue, elle fixa des yeux un coin du ciel. Tout à coup, elle s'écria : « Le voyez-vous? Voilà Sébastien qui s'en vient me chercher! Écoutez son chien qui jappe! J'arrive, Sébastien! » La fille tomba morte, tandis que ses amis ahuris regardaient un canot fantôme s'éloigner parmi les nuages. Le vaisseau disparut et, pendant un long moment, les aboiements retentirent dans le ciel.

Cette version de la chasse-galerie, très différente des versions mieux connues des gars des chantiers du Canada français¹¹, a de fortes ressemblances avec celle recensée par Ward Allison Dorrance au Missouri. Je traduis ici son résumé; encore ici, au lieu de bûcherons, il s'agit d'un chasseur :

Dans les premiers temps de la colonie, un certain voyageur, qui n'avait pu résister à la tentation de chasser le dimanche, disparut dans la forêt avec ses chiens au lieu de se rendre à la messe. On trouva son corps mort au pied d'un arbre, mais son âme fut condamnée à chasser au-delà des nuages pour toute l'éternité. On disait qu'on l'entendait passer, huant ses chiens, l'apercevant parfois entre les nuages, avec sa meute. Il ne passait qu'une fois tous les sept ans, puisque la forêt du ciel est vaste... (Dorrance, 1935 : 105)

¹¹ La version canadienne la plus célèbre, et celle qui a eu le plus d'influence, est celle d'Honoré Beaugrand (1891).

Watson Hamlin (1991 : 82) cite plusieurs autres attestations de la chasse-galerie : un canot avec douze hommes et un chien jappant constamment à la proue, volant toujours vers le nord ; une meute de chiens noirs, aux oreilles pendantes, courant à la surface de l'eau à la poursuite de leur proie ; un chasseur solitaire avec sa meute de chiens, aperçu dans le ciel au soleil couchant, tous les sept ans. Il semble clair qu'aux Pays d'en haut, ce sont rarement des bûcherons qui voguent à travers les nuages.

Les versions de la chasse-galerie de Watson Hamlin seraient les plus anciennes attestations de cette légende en Amérique du Nord, selon Jean Du Berger (1935 : 35). Brigitte Purkhardt, dans son étude *La chasse-galerie, de la légende au mythe*, affirme que l'histoire de Sébastien Lacelle « descend en droite ligne des colons français qui ont adopté ce coin de la Nouvelle-France » et la qualifie de « version étonnante, au caractère ancestral, qui récupère, à travers les couleurs locales, la dimension mortifère de la traversée médiévale d'origine en même temps qu'elle prélude à la vocation galante propagée par le conte de Beaugrand » (1992 : 54). Ailleurs, elle dit de cette version qu'elle « récupère la légende européenne en même temps qu'elle prélude à la plus célèbre adaptation québécoise, celle de Marie-Louis-Honoré Beaugrand. Ainsi, son héros Sébastien Lacelle combine-t-il allègrement l'obsession du sieur de Gallery pour la chasse au gibier et la passion des gars de chantier pour la traque aux filles ! » (dans Watson Hamlin, 1991 : iv). Purkhardt avance effectivement que le coureur de bois – homme par excellence des Pays d'en haut – agit comme l'intermédiaire entre la tradition européenne et la culture populaire canadienne-française.

D'autres chercheurs, comme Jean-Loïc Le Quellec (1999), rappellent que l'ensemble de la tradition canadienne-française comporte également de nombreuses versions de la chasse-galerie mettant en vedette des chasseurs et que l'image des « gars de chantier » est largement due au récit populaire de Beaugrand. Cependant, d'autres encore ont observé que c'est dans les régions éloignées des centres de prestige et de pouvoir que l'on peut retrouver les traces les plus fiables des traditions orales ancestrales. Comme je l'ai déjà indiqué, le témoignage du corpus des chansons traditionnelles va certainement en ce sens ; le maintien d'un vocabulaire archaïsant, comme le montrent les études lexicales mentionnées ci-dessus, appuie également cette hypothèse. Jean-Pierre Pichette décrit ce

phénomène par ce qu'il appelle le « principe du limaçon », théorie qu'il propose pour illustrer la « résistance des marges » et expliquer comment « ces migrants, centrifugés en périphérie, conservent plus longtemps et mieux les traditions que celles du centre qui les ont depuis longtemps oubliées » (2008-2009 : 28). Le principe s'applique très bien au patrimoine culturel des Pays d'en haut.

Legends of le Détroit comporte par ailleurs une richesse d'information ethnologique. Si seulement une vingtaine des récits racontent d'authentiques légendes, aucun des chapitres n'est dépourvu d'intérêt pour le folkloriste. Seulement dans le domaine des croyances populaires, nous en relevons une trentaine :

- Le troglodyte commun, connu comme l'oiseau du Bon Dieu, apporte le bonheur.
- Le cri du hibou est un mauvais présage.
- Entendre un coq chanter assure une rencontre le long de sa route.
- Les hirondelles apportent des pierres qui peuvent guérir les aveugles.
- Un pigeon blanc, très apprivoisé, est l'âme d'un ami demandant des prières.
- Un flocon de neige solitaire est l'âme du bébé non baptisé (tout comme le feu-follet, ou « fi-follet », selon la prononciation locale).
- Un criquet dans le foyer amène la joie et la paix, tout comme l'araignée amène de l'argent.
- La personne qui entend le premier coucou de l'année sera assurée de garder tous les biens qu'elle gagne pendant l'année.
- Une fille au cœur pur qui touche de son pied nu la fleur de souci pourra comprendre le langage des oiseaux.
- Faire brûler un morceau de la bûche de Noël dans le foyer protège la maison de la foudre toute l'année.
- Le pain bénit aux trois messes de Noël protège également la maison.
- Une branche d'aubépine agit comme paratonnerre divin (parce que la couronne d'épines de Jésus était d'aubépine).
- Un fi-follet solitaire est toujours néfaste, cherchant à « écarter » les gens, tandis que deux fi-follets amènent de la bonne fortune.

- L'âme des filles tombées de l'état de grâce peuvent sortir de leurs corps et courir le fi-follet; on les nomme « fourolles ».
- Lors des feux de joie de la nuit de la Saint-Jean, il ne faut pas dormir avant le lever du soleil, sinon l'âme sortira de son corps et se rendra à l'endroit où la personne mourra.
- Le soleil danse trois fois en se levant le jour de la Saint-Jean.
- Éparpiller des graines de lin (en récitant une certaine incantation) fera apparaître son futur mari.
- La verveine protège contre les lutins.
- Pour se sauver d'un lutin, d'un fi-follet ou d'un loup-garou, il faut leur demander la date de Noël... la créature, n'étant pas chrétienne, va répéter la question, et on doit se dépêcher de lui répondre, cela la chassera.
- On peut aussi se protéger des lutins en formant une croix à l'aide de deux bâtons.
- Un septième enfant est un devineur qui peut prévoir l'avenir.
- L'apparition d'une chasse-galerie est présage de la mort.

On pourrait décortiquer le texte pour cataloguer les données dans plusieurs domaines additionnels : récits étiologiques, détails pertinents concernant les vêtements, les modes de transport, la nourriture des habitants, les célébrations amérindiennes (auxquelles les habitants participent, et vice-versa), les chansons chantées par les voyageurs, la faune et la flore, les remèdes traditionnels. Brigitte Purkhardt qualifie ces détails de « folklore ergologique », soit tout ce qui sert à enrichir « ces connaissances de la vie en société en nuancant le quotidien à travers ce que l'on mange, boit ou fume, comment on s'habille, comment on se meuble, comment on se construit; ces petits détails abondent dans les descriptions de madame Watson Hamlin » (dans Watson Hamlin, 1991 : v); or on peut dire que, si ce n'est qu'en raison du climat et de la géographie, ce « folklore ergologique » du Détroit a plus de points en commun avec celui des Pays d'en haut qu'avec celui de la vallée laurentienne.

Il faut toujours tenir compte de variantes locales en folklore, et on ne peut, bien sûr, extrapoler en rattachant les éléments folkloriques que l'on retrouve au Détroit à l'ensemble des Pays d'en haut; le Détroit maintient des liens avec la vallée laurentienne, qui s'affaiblissent plus on pénètre l'intérieur du continent. Mais il faut aussi tenir compte des contextes historiques et culturels dans lesquels les faits folkloriques sont établis et développés; à cet égard, le folklore du Détroit partage plusieurs éléments

qui n'ont pas eu cours aux « Pays d'en bas ». Pour ajouter un autre exemple de cette spécificité régionale, l'histoire de « La malédiction de la veuve » (n° 10 dans Watson Hamlin, 1991) attribue un caractère surnaturel aux poiriers des Jésuites, arbres patrimoniaux déjà mentionnés par des auteurs comme Bela Hubbard (1887 : 126-129) et qui font actuellement l'objet d'un renouveau d'intérêt chez les francophones et leurs descendants des deux côtés de la rivière Détroit (Bénéteau, 2008) ; quelques spécimens de ces anciens arbres géants survivent toujours dans la région et ont été adoptés comme symboles vivants de la communauté francophone lors des célébrations du tricentenaire du Détroit en 2001. Selon Ulysses Hedrick (1921 : 47-48), les seuls autres endroits où l'on retrouve cette variété de poiriers serait dans les anciens peuplements francophones de l'Indiana, de l'Illinois et du Missouri. Le témoignage épars du folklore des Pays d'en haut ne rapporte jusqu'ici aucune légende concernant ces poiriers, mais les données de Watson Hamlin laissent entrevoir une nouvelle piste pour les ethnologues du Midwest.

Si le folklore du Détroit est représentatif des traditions des Pays d'en haut, l'étude de sources comme *Legends of le Détroit* ne peut qu'enrichir notre compréhension de ce patrimoine mal connu.

BIBLIOGRAPHIE

ARCHIVES

Library of Congress (Washington, D.C.)

Collection American Folklife, Fonds Joseph Médard Carrière, AFC 1979/003

LIVRES ET ARTICLES

ALMAZAN, Vincent (1977). *Les Canadiens français du Détroit, leur parler*, manuscrit dactylographié inédit, Belle-Rivière, coll. « Trésor de la langue française », Université Laval.

AU, Dennis M. (2003). « The Mushrat French: The Survival of French Canadian Folklife of the American Side of Le Détroit », dans Marcel Bénéteau (dir.), *Le passage du Détroit : 300 ans de présence francophone = Passages: Three Centuries of Francophone Presence at le Détroit*, Windsor, Humanities Research Group, Université de Windsor, p. 167-181.

- BARTHE, Charles-André (2010). *Incursion dans le Détroit : Journalle Commansé le 29 octobre 1765 pour le voyage que je fais au Mis a Mis*, édité par France Martineau et Marcel Bénéteau, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- BEAUGRAND, Honoré (1891). « La chasse-galerie », *La Patrie*, 31 décembre, p. 1-2.
- BÉNÉTEAU, Marcel (2001). *Aspects de la tradition orale comme marqueurs d'identité culturelle : le vocabulaire et la chanson traditionnelle des francophones du Détroit*, thèse de doctorat, Québec, Université Laval.
- BÉNÉTEAU, Marcel (2003a). « Oral Traditions of le Détroit and Mid-Western French Settlements: a Missing Link in French Cultural Studies », *Le Journal*, vol. 19, n° 3, p. 1-7. Publié par le Centre pour l'étude du pays des Illinois = Center for French Colonial Studies.
- BÉNÉTEAU, Marcel (2003b). « Le chansonnier manuscrit comme document ethnologique : considérations sur le cahier de Félix Drouillard (vers 1897-1903) », *Rabaska : revue d'ethnologie de l'Amérique française*, n° 1, p. 61-78.
- BÉNÉTEAU, Marcel (2004). « Chansons traditionnelles et identité culturelle chez les francophones du Détroit », *Ethnologies*, vol. 26, n° 2, p. 201-220.
- BÉNÉTEAU, Marcel (2008). « Poiriers des Jésuites », [s. d], sur le site *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française*, [http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-159/Poiriers_des_J%C3%A9suites.html#.Wfdup1vWY70] (30 janvier 2015).
- BÉNÉTEAU, Marcel (2008-2009). « Singularités et survivances dans le répertoire de chansons traditionnelles du Détroit », *Port Acadie : revue interdisciplinaire en études acadiennes*, n°s 13-14-15 (printemps-automne 2008–printemps 2009), p. 391-405. Numéro intitulé *La résistance des marges : exploration, transfert et revitalisation des traditions populaires des francophones d'Europe et d'Amérique*.
- BÉNÉTEAU, Marcel, et Peter HALFORD (2008). *Mots choisis : trois cent ans de francophonie au Détroit du lac Érié*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- BERRY, Cecilia Ray, et Anna C. O'FLYNN (1946). *Folksongs of Old Vincennes*, Chicago, T. Fitzsimmons Co.
- BRASSIEUR, Ray (1999). « Thereby Hangs a Tale: An Old French Story Survives in Brittany and Missouri: An Unexpected Rendez-Vous », *Missouri Folklore Society Journal*, vol. 21, p. 1-24, [En ligne], [<https://babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=inu.30000056071578;view=1up;seq=>].
- BURNS, Laurie (2011). « L'identité sans la langue? La Guianée et les communautés franco-américaines du Midwest », *Rabaska : revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. 9, p. 55-67.
- CARRIÈRE, Joseph Médard (1937). *Tales from the French Folk-Lore of Missouri*, Evanston, Northwestern University, [En ligne], [<http://babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=inu.39000005781435>].
- CARRIÈRE, Joseph Médard (2005). *Contes du Détroit*, recueillis par Joseph Médard Carrière, présentés par Marcel Bénéteau et Donald Deschênes, Sudbury, Éditions Prise de parole.

- DORRANCE, Ward Allison (1935). *The Survival of French in the Old District of Sainte Genevieve*, Columbia, University of Missouri.
- DU BERGER, Jean (1979). « Chasse-galerie et voyage », *Studies in Canadian Literature = Études en littérature canadienne*, vol. IV, n° 2 (été), p. 35-43.
- EKBERG, Carl J. (1996). *Colonial Ste. Genevieve: An Adventure on the Mississippi Frontier*, Tuscon, The Patrice Press.
- EGAN, Thomas Joseph (1990). *Vincennes, Indiana: Echoes of French Popular Culture*, thèse de doctorat, Melbourne, Monash University.
- ENGLEBERT, Robert, et Guillaume TEASDALE (dir.) (2013). *French and Indians in the Heart of North America, 1630-1815*, East Lansing, Michigan State University Press; Winnipeg, University of Manitoba Press.
- FARMER, Silas (1890). *History of Detroit and Wayne County and Early Michigan*, Detroit, Silas Farmer and Co. [Réimpression Gale Research Company, Detroit, 1969].
- GAULIN, Michel (2002). « Créance populaire et nostalgie du passé : *Le Détroit des légendes*, de Marie Caroline Watson Hamlin (1884) », dans *Cahiers Charlevoix 5*, Sudbury, Éditions Prise de parole et Société Charlevoix, p. 143-150.
- GOLD, Gerard (1983). « Les gens qui ont pioché le tuf : les Français de La Vieille Mine, Missouri », dans Dean Louder et Éric Waddell (dir.), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé : le Québec et l'Amérique française*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 117-127.
- GOUGER, Lina (2002). *Le peuplement colonisateur de Détroit, 1701-1765*, thèse de doctorat (histoire), Québec, Université Laval.
- HALFORD, Peter (1994). *Le français des Canadiens à la veille de la Conquête : témoignage du père Pierre Philippe Potier, s.j.*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- HALFORD, Peter (1995). « Le vocabulaire de la frontière au XVIII^e siècle : quelques relevés du père Pierre Philippe Potier, s.j. », dans Robert Fournier et Henri Wittmann (dir.), *Le français des Amériques*, Trois-Rivières, Presses universitaires de Trois-Rivières, p. 231-246.
- HAVARD, Gilles (2003). *Empire et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'en Haut 1660-1715*, Québec, Éditions du Septentrion; Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne.
- HEDRICK, Ulysses Prentiss (1921). *The Pears of New York: Report of the New York Agricultural Experiment Station for the year 1921*, Albany, J. B. Lyon Company, Printers, [En ligne], [<http://www.biodiversitylibrary.org/item/63666#page/19/mode/1up>].
- HUBBARD, Bela (1887). « French Habitants of the Detroit », *Memorials of a Half-Century*, New York, G. P. Putnam's Sons, p. 109-154, [En ligne], [<https://archive.org/details/memorialsahalfc00hubbgoog>].
- HULL, Alexander (1955). *The Franco-Canadian Dialect of Windsor, Ontario: A Preliminary Study*, thèse de doctorat, Washington, Université de Washington.
- HYDE THOMAS, Rosemary (1981). *It's Good to Tell You: French Folktales from Missouri*, Columbia, University of Missouri Press.

- JOHNSON, Neil (1966). *The Sugarbush Speech of the French Dialect of Detroit*, thèse de maîtrise, Detroit, Wayne State University [publiée en partie dans *Michigan's Habitant Heritage*, vol. 23, n° 2-3-4-5 (1991), et vol. 13, n° 1 (1992)].
- LAFOREST, James [s. d.]. « French Heritage: Legends of le Detroit », dans *Encyclopedia of Detroit*, sur le site *Detroit Historical Society*, [<https://detroithistorical.org/learn/encyclopedia-of-detroit/french-heritage-legends-le-detroit>] (8 janvier 2015).
- LAFOREST, James (2013). « M. Caroline Watson Hamlin and Detroit Folklore », 28 mars, sur le site *The Red Cedar: Essays on Heritage and Culture*, [<https://theredcedar.wordpress.com/2013/03/28/marie-caroline-watson-hamlin-detroit-folklore-and-french-canadian-identity/>] (9 janvier 2015).
- LAJEUNESSE, Ernest J. (éd.) (1960). *The Windsor Border Region: Canada's Southernmost Frontier: A Collection of Documents*, Toronto, The Champlain Society et University of Toronto Press, [En ligne], [<https://archive.org/details/windsorborderreg00laj>].
- LE QUELLEC, Jean-Loïc (1999). « La chasse-galerie : du Poitou à l'Acadie », *Iris*, n° 18, p. 125-146. Publié par le Centre de recherches sur l'imaginaire, Université de Grenoble.
- « Marie Caroline Watson Hamlin » (2014). Photographie, sur le site *Find a Grave*, [<https://www.findagrave.com/cgi-bin/fg.cgi?page=pv&GRid=94822600&PIpi=99532368>] (9 janvier 2015).
- MARTINEAU, France (2010). « Le français de la région du Détroit, un français de la frontière? », *Cahiers Charlevoix 9*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa et Société Charlevoix, p. 199-233.
- PICHETTE, Jean-Pierre (2008-2009). « Le principe du limaçon, une métaphore de la résistance des marges », *Port Acadie : revue interdisciplinaire en études acadiennes*, n°s 13-14-15 (printemps-automne 2008–printemps 2009), p. 11-31. Numéro intitulé *La résistance des marges : exploration, transfert et revitalisation des traditions populaires des francophones d'Europe et d'Amérique*.
- POSTIC, Anne, et Fañch POSTIC (2012). « Entre solidarité et charité organisée, entre identitaire et “marketing” territorial : guiannee, guignolee en Amérique du Nord et hogmanay en Écosse », *Rabaska : revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. 10, p. 11-27.
- PURKHARDT, Brigitte (1992). *La chasse-galerie, de la légende au mythe*, Montréal, XYZ éditeur.
- QUAIFE, Milo M. (dir.) (1915). « A Narrative of Life on the Old Frontier: Henry Hay's Journal », *Proceedings of the State Historical Society of Wisconsin*, n° 63, p. 208-361 [réimprimé dans *Indiana Historical Society Publications*, vol. 7 (1923), p. 294-361].
- SULTE, Benjamin (1923). *Mélanges historiques : études éparses et inédites de Benjamin Sulte*, compilées, annotées et publiées par Gérard Malchelosse, Montréal, G. Ducharme, libraire-éditeur, vol. 11, [En ligne], [<http://www.patrimoinequebec.ca/Archive/BIBLIOTHEQUE/M%20C3%A9langes%20Historiques%20Volume%2011.pdf>].
- TEASDALE, Guillaume (2009). « Des destinées distinctes : les Français de la région de la rivière Détroit et leurs voisins amérindiens, 1763-1815 », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 39, n° 1-2, p. 23-45.

- THROGMORTON, Clyde O. (1970). *The French Dialect of Old Mines, Missouri*, thèse de doctorat, Ann Arbor, University of Michigan.
- VÉZINA, Robert (2010). *Le lexique des voyageurs francophones et les contacts interlinguistiques dans le milieu de la traite des pelleteries : approche sociohistorique, philologique et lexicologique*, thèse de doctorat, Québec, Université Laval.
- WATSON HAMLIN, Marie Caroline (1883). « Old French Traditions », *Report of the Pioneer Society of the State of Michigan, Together with Reports of County, Town, and District Pioneer Societies*, Lansing (Michigan), W. S. George and co. Printers, vol. IV, p. 70-78, [En ligne], [<https://archive.org/details/michiganhistoric04michuoft>].
- WATSON HAMLIN, Marie Caroline (1884). *Legends of le Détroit*, Illustrated by Miss Isabella Stewart, Detroit, Thorndike Nourse, 1884, [En ligne], [<https://archive.org/details/legendsofledtr00hamluoft>].
- WATSON HAMLIN, Marie Caroline (1991). *Le Détroit des légendes*, traduit de l'américain par Richard Ramsay, préface de Brigitte Purkhardt, Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, coll. « Documents historiques », n° 88-89.
- WATSON HAMLIN, Marie Caroline (2000). *Du crapaud à cheval au nain rouge*, texte traduit et annoté par Richard Ramsay, prologue de Brigitte Purkhardt, Sainte-Foy, Les Éditions de la Huit.
- WHITE, Richard (1991). *The Middle Ground: Indians, Empires, and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815*, Cambridge, Cambridge University Press.
- WILSON, Denise (2001). « The Material Culture and Daily Lives of Women in Colonial Vincennes », *Le Journal*, vol. 17, n° 2, p. 1-5. Publié par le Centre pour l'étude du pays des Illinois = Center for French Colonial Studies.
- WOODFORD, Arthur M. (dir.) (1994). *Tonnancour: Life in Grosse Pointe and along the Shores of Lake St. Clair*, vol. I, Détroit, Frederick G. Ruffner, Jr., Publisher.